l'Organe

Tricoté serré

ISSN 1916-4947 • [illegible] • mensuel • volume 10 • numéro 1 • janvier 2011 www.lorgane.org

La famille

Un Québec bleu, blanc, rouge 4

Tout un cirque 6

Familles virtuelles : rêve ou réalité 8

Foyer Flottant 10

Une mère et ses filles 12

Stabat Mater 16

Fais-moi rire 18

Le défi bébé 20

Chronique culturelle 23

Revue littéraire 25

DIRECTION GÉNÉRALE
Directrice générale
Gabrielle Lefort

Directeur des communications
Vincent Gendron

Directrice des finances
Vera Zabeida

GRAPHISME
Directeur artistique
Guillaume Dubois

Éditeur photo
Milosz Jurkiewicz

Collaboration photo
Hans Bobànovits
Clovis-Alexandre Desvarieux

Illustration
Talia Smith

Mise en page
Stéfanie Viens

RÉDACTION
Rédacteur en chef
Antoine Leclerc

Chef de pupitre culturel
Florence Savard

Chef de pupitre société
Émilie Carbonneau

Chef de pupitre politque
Julien Poirier-Malo

COLLABORATEURS
Jasmine Papillon-Smith
Joanie Péloquin-Dumoulin
Emmanuel Delacour
Sophie Ginoux

L'Organe
2150 Bishop, suite K-240
Montréal, QC
H3G 1M8
ISSN 1916-4947
Imprimé à Montréal par Hebdo Litho

COUVERTURE

Photo : Guillaume Dubois

FAMĪLLE, JE VOUS HAĪS (PAS TROP)

Gabrielle Lefort
dg@lorgane.org

Avant de vous lancer dans la lecture de ce nouveau numéro de L'Organe, prenez le temps d'admirer la blancheur de notre nouveau papier. Les couleurs n'en sont-elles pas d'autant plus vives, plus éclatantes ? Tant que vous y êtes, prenez donc le temps de passer votre main sur cette page. Le papier crémeux ne titille-t-il pas le bout de vos doigts ? Une fois cette expérience sensuelle achevée, rapprochez votre œil vaillant de la page. Ne remarquez-vous pas que notre typographie a été changée ?

Trêve de plaisanteries.

Les paroles s'envolent, mais les photos de familles restent. Sommes-nous les seuls à trouver que vraiment, certains moments ne devraient pas être immortalisés ?

Après deux semaines de fêtes de famille, on peut faire le point sur plusieurs choses. Premièrement, règle générale, les blagues ne sont pas très drôles. Deuxièmement, au moins un membre de votre famille porte la moustache, et ça pique. Troisièmement, l'alcool et les membres plus âgés de votre famille ne font pas bon ménage.

Aussi tendre et douillette que votre famille puisse être, c'est aussi une source d'embarras sans fin. On dit bien qu'on ne peut pas choisir sa famille, alors pourquoi résister ? Laissez-vous aller, faites un câlin à votre mère, et finissez de lire ce numéro.

UN QUÉBEC BLEU, BLANC, ROUGE

Ils l'diront jamais tel quel aux nouvelles
Mais le tissu social de Montréal
C'est de la Sainte-Flanelle
Quand y est question de hockey
Nous on fait pas dans la dentelle, OK
C'est plus qu'un sport
C't'une métaphore de notre sort
C'est ça qui nous ressemble
C'est ça qui nous rassemble
Anglo, franco, peu importe ta couleur de peau

Loco Locass, Le But

Joanie Péloquin-Dumoulin
joanie.pdumoulin@gmail.com

On n'aurait pas pu mieux dire : après avoir connu des années difficiles, le Canadien de Montréal a réussi à reconquérir les amateurs de hockey et à s'immiscer de nouveau dans les salons québécois.

L'histoire de l'équipe montréalaise est riche et couronnée de succès. Mais après des années de victoires, où les coupes Stanley se sont accumulées, les Canadiens ont été victimes de leurs propres succès. La dernière conquête de la coupe Stanley en 1993 a été suivie d'un rapide déclin de la popularité de l'équipe, qui a sombré dans les bas-fonds du circuit Bettman, s'enlisant davantage chaque année. Puis, en avril 2008, Montréal renaît lors des séries éliminatoires. En première ronde, le Tricolore affronte ses rivaux de toujours, les Bruins de Boston. La ville est hockey. Les partisans sont de retour. Tout le Québec a les yeux rivés sur des écrans de télévision pour suivre ce groupe de joueurs vêtus du mythique uniforme bleu, blanc, rouge.

Depuis, la passion ne diminue pas. Ils sont partout : dans les journaux, sur les panneaux publicitaires, à la télévision, à la radio et même dans les rues, où les partisans affichent fièrement leurs couleurs. Aujourd'hui, le Canadien est plus qu'une équipe sportive qui a connu de grands moments historiques. Il réunit, rassemble les gens et on le compare même parfois à une religion.
« Quelqu'un me disait que la meilleure preuve que le Canadien est une religion, c'est qu'il y a des gens qui y sont mortellement opposés », dit Olivier Bauer, professeur agrégé à la Faculté de théologie et de science des religions de l'Université de Montréal et auteur de l'ouvrage *La religion du Canadien de Montréal,* paru aux Éditions Fides.

Il existe plusieurs définitions de la religion, mais retenons l'essentiel, soit l'idée d'une relation de l'ordre de la verticalité entre les êtres humains et un être qu'ils considèrent comme saint, sacré, spirituel ou divin.

Bien que tous ne s'entendent pas sur la place de l'équipe dans la sphère religieuse, Bauer affirme que quatre principales raisons permettent effectivement d'y inclure le Canadien.

D'abord cette image des dieux du hockey très présente dans son histoire : les fantômes du Forum prennent la forme de cet être suprême, cette instance supérieure caractéristique évoquée plus haut. Définir le Canadien en tant que religion devient un moyen de faire jouer ces fantômes avec l'équipe et de les faire intervenir lors de matchs cruciaux.

Les joueurs eux-mêmes disent pouvoir atteindre un état de grâce qui leur permet d'exécuter des jeux incroyables, les menant inévitablement à une victoire. *Ça sent la Coupe!* Cette fameuse expression que l'on entend à l'approche des séries éliminatoires, lorsque les succès de l'équipe se multiplient, est un autre bel exemple de cet esprit quasi-spirituel. Finalement, en affirmant, à la suite d'un but ou

Photo : Guillaume Dubois

d'un jeu, qu'aucun humain ne pourrait réussir autrement, qu'Il *les a trempés dans l'eau bénite,* les amateurs de hockey catholicisent leur sport favori et renforcent cette idée de religion du Canadien.

« C'est la plus grande religion au Québec. En fait, c'est probablement ce qui rassemble le plus de gens sous une seule bannière. Avant, il y avait le christianisme, mais il n'est plus question de ça aujourd'hui », explique Kim Lavack-Paquin, un des membres fondateurs du Panel de la Sainte-Flanelle, un groupe humoristique commentant en direct les matchs du Tricolore lors de soirées où l'hilarité est au rendez-vous. « Quand le Canadien gagne un match, ou élimine les Pingouins en série, tout le monde passe une meilleure journée le lendemain. C'est gros à dire, mais c'est quand même vrai. Tout le monde est de bonne humeur, même s'il n'écoute pas le hockey, parce que les gens autour d'eux l'écoutent. »

Le Canadien est sans aucun doute un des éléments les plus rassembleurs au Québec. La religion a pratiquement disparu et la politique n'est plus ce qu'elle était, éclaboussée par les scandales comme elle l'est aujourd'hui. L'insatisfaction règne, il semble. Charles-Alexandre Quesnel, un autre membre du Panel de la Sainte-Flanelle, pense d'ailleurs que si le Tricolore a si bien regagné le cœur des Québécois, c'est en partie parce qu'il leur manque des modèles, quelque chose à quoi s'identifier collectivement en tant que peuple.

« Je pense que c'est à ça que ça sert : se rassembler entre amis, avoir du plaisir, regarder un match de hockey », ajoute Lavack-Paquin. Mais si le Canadien est rassembleur lors de soirées festives, Quesnel et lui ne croient pas que son pouvoir de rassemblement dépasse le simple amusement.

« C'est sûr que si le Canadien essaie de récupérer son côté rassembleur pour faire passer un autre message, je pense que ça pourrait s'effriter rapidement, parce que beaucoup de gens ne deviennent de vrais *fans* qu'en série, ou simplement lorsque c'est la mode, » explique Quesnel.

David Ouellet avoue ne pas être un grand connaisseur en hockey. Cela ne l'empêche pas de se présenter comme le cardinal Ouellet, cardinal du Canadien. Vêtu d'une soutane arborant le logo de la Sainte-Flanelle, il amuse tous ceux qu'il croise lors des matchs. Pour lui, la principale raison du fanatisme des Québécois pour le club de hockey montréalais n'est nulle autre que la stratégie de marketing, qui a réussi à rallier les gens multipliant accessoires et événements.

Il met tout de même un bémol aux gens qui s'obstinent à dire que le hockey à Montréal est une passion à la limite du raisonnable : « Le monde trouve qu'à Montréal, c'est fou. Mais en Europe, le soccer c'est une autre religion. Je pense que ça a toujours été comme ça. Dans les années 1940, Maurice Richard a commencé à jouer avec le Canadien et je pense qu'à cette époque, c'était encore plus maniaque qu'aujourd'hui. On en prend peut-être plus conscience, mais je pense que ça a toujours été très présent. »

Religion ou pas, le Canadien rassemble les Québécois, qui pourraient être à nouveau divisés si le projet d'accueillir une nouvelle équipe dans la région de la Capitale-Nationale voit le jour. Pour l'instant, la province vibre encore au rythme de la Sainte-Flanelle !

TOUT UN

D'un côté, le spectacle, la magie, le voyage, l'imaginaire, le rêve. De l'autre côté, le dépassement de soi, la créativité, l'équilibre, le rythme, la confiance, l'entraide, le travail collectif. Le cirque offre un divertissement à la foule, mais aux membres d'une troupe, il offre surtout un nid, une famille.

Florence Savard
culturel@lorgane.org

Comme en témoignent nos intervenants, des liens sociaux très forts se créent dans un milieu comme celui du cirque. Il résulte parfois de ces rencontres des projets artistiques communs. C'est le cas des 7 doigts de la main, un collectif de sept artistes de cirque qui se sont côtoyés soit à l'École nationale du cirque ou au Cirque du Soleil, et dont Isabelle Chassé est l'une des cofondatrices. Autre exemple, le spectacle *Appris par corps* de Frédéric Arsenault et Alexandre Fray, présenté à la TOHU en 2009, qui explore le thème de la confiance et des liens fraternels dans le milieu de l'acrobatie.

« C'est le fait qu'on est ensemble presque 24 heures sur 24 : on dort dans les mêmes hôtels, on déjeune ensemble, on s'entraîne ensemble, on passe beaucoup de temps ensemble », explique Josianne Levasseur, assistante du concepteur acrobatique et entraîneur-chef au Cirque Éloize. « Quand on a une *job* de neuf à cinq, après, on rentre chez soi, tandis qu'en tournée, on partage tous les moments », ajoute Chassé. « Quand tu fais des spectacles de soir, la journée commence plus tard et finit plus tard, donc on est décalés aussi. Ça nous exclut de la moyenne des gens qui travaillent de jour », ajoute-t-elle. Ainsi, il semble que la vie de couple la plus conventionnelle soit celle de deux artistes de cirque : « On voit de tout, bien sûr, mais le plus souvent, les couples qui durent sont [composés de] deux personnes de la même troupe », conclut-elle.

Les liens qui se créent durant une tournée ne se limitent pas à l'équipe qui est en déplacement. À chaque endroit où la troupe s'arrête, l'équipe s'agrandit un peu et d'autres liens d'amitié naissent

Les gens qui s'adonnent à une discipline comme la contorsion commencent à un très jeune âge. Il est donc commun pour de tels athlètes de quitter leur famille prématurément pour joindre une troupe de cirque en tournée. « Personnellement, j'ai quitté le nid familial à l'âge de 13 ans pour rejoindre le Cirque du Soleil. J'avais un tuteur et les adultes en tournée avec moi veillaient à mon bien-être et à mon éducation. Ils étaient comme des pères et des mères, des tantes et des oncles », affirme Chassé. Afin d'assurer un développement sain à ces jeunes acrobates, les adultes autour d'eux s'assurent de bien les encadrer. Les nombreux déplacements lors d'une tournée peuvent occasionner un sentiment de dépaysement. Cette forme d'itinérance amène un individu à s'identifier à la troupe de cirque pour satisfaire un besoin d'appartenance. « Le fait qu'on ne soit pas à la maison nous pousse à nous recréer un environnement familial », ajoute Chassé. Chacun cherche le réconfort dans l'autre. « Il y a des personnes à qui on peut se confier plus facilement, qu'on peut comparer à une grande sœur ou une mère », confirme Levasseur.

Plus que les univers du sport, du tournage cinématographique ou du théâtre, le monde du cirque semble être un milieu qui rapproche fondamentalement les personnes qui le constituent. « Il y a une espèce de *feeling* dans le monde du cirque qui est un peu inhérent à la discipline, peut-être entre autres dû au fait qu'on se donne carrément les uns aux autres, en termes de danger. C'est un travail de groupe où ta sécurité dépend de celle de l'autre », déclare Chassé. La confiance est à l'origine du succès d'un spectacle, semble-t-il. « Particulièrement quand on doit être rattrapé par un partenaire lors de mouvements complexes », assure Levasseur.

CIRQUE

Le cirque *Un loup pour l'homme*, créé par Frédéric Arsenault et Alexandre Fray, a conçu un spectacle sur ce thème qui a été présenté l'an dernier à la TOHU. Dans un article de Mario Cloutier publié dans *La Presse* du 19 octobre 2009 et intitulé *Appris par corps : les liens de confiance*, Frédéric Arsenault explique : « On a décortiqué ce lien réel et concret, basé sur la confiance et une certaine dépendance. » Ainsi, lors de l'élaboration de figures complexes dans un spectacle, non seulement les acrobates doivent-ils faire confiance à leurs partenaires, mais ils dépendent les uns des autres. Ils doivent développer un synchronisme et un sens du rythme impeccables pour assurer leur sécurité mutuelle.

Isabelle Chassé s'est jointe au Cirque du Soleil pour les spectacles *Nouvelle Expérience* et *Saltimbanco* et elle a voyagé à travers le monde pendant sept années au sein d'un quatuor de contorsion. Elle confie en parlant des trois autres contorsionnistes du groupe : « Ça fait vingt ans qu'on se côtoie et on se côtoie toujours. » Levasseur corrobore : elle aussi fréquente toujours certaines personnes avec qui elle a travaillé pendant plusieurs années. « On fait souvent des événements dans lesquels on recrée des numéros habituellement présentés en tournée. Donc on travaille avec les mêmes personnes, » précise-t-elle. Pour Chassé, cette proximité se manifeste aussi à travers le collectif dont elle est cofondatrice. Elle affirme : « Le nom était un peu une blague au départ, en référence aux cinq doigts de la main pour représenter l'idée d'un regroupement uni, mais comme on était sept, c'est un nom qui nous collait vraiment à la peau, car on n'est pas conventionnels. De plus, on a un désir d'individualité, mais aussi de travailler en collectif, ce qui se marie bien à l'image de la main. »

Les liens qui se créent durant une tournée ne se limitent pas à l'équipe qui est en déplacement. À chaque endroit où la troupe s'arrête, l'équipe s'agrandit un peu et d'autres liens d'amitié naissent. « Comme c'est très nomade, un des points les plus difficiles, c'est de dire au revoir tout le temps. Tu te fais des amis dans une ville, des techniciens ou des spectateurs et il faut toujours que tu leur dises au revoir. Tu ne passeras jamais Noël avec eux », confie Chassé. Levasseur appuie : « On crée des liens avec les personnes des théâtres, qui nous accueillent en tournée, ou les acrobates rencontrés en chemin, qui viennent d'autres troupes et qui croisent notre route. C'est aussi bien des habilleuses, des techniciens, des personnes de l'accueil des théâtres. » Le monde du cirque est assurément un lieu de rencontre unique en son genre qui permet de mettre en valeur l'acceptation de la différence. Tout le monde paraît être le bienvenu dans la grande famille du cirque.

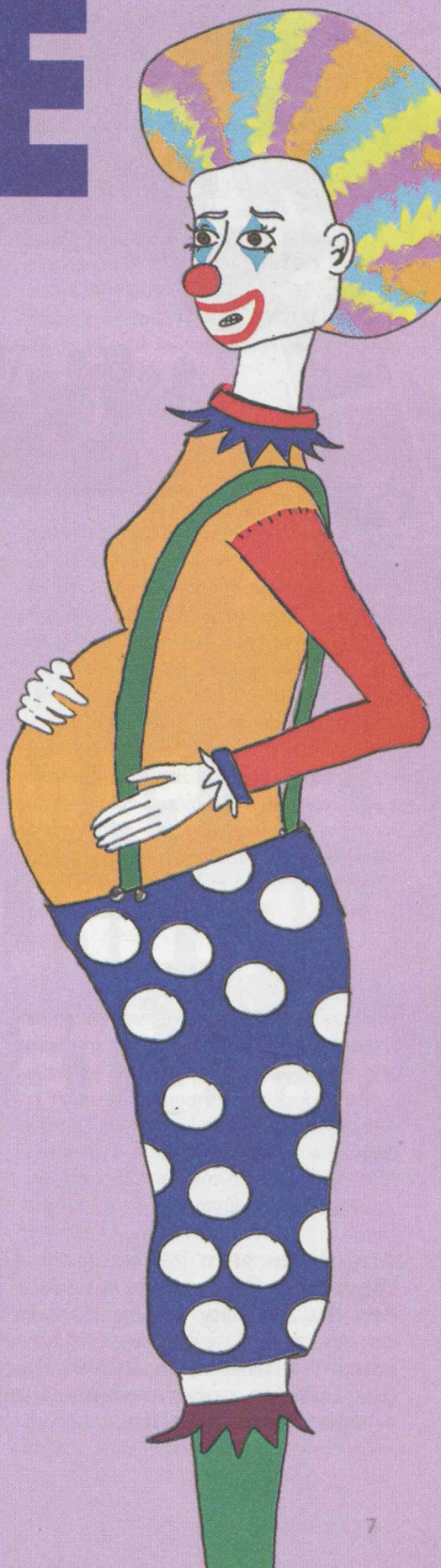


Illustration : Talia Smith

LES FAMILLES VIRTUELLES : RÊVE OU RÉALITÉ ?

Gabrielle Lefort
dg@lorgane.org

Abdul Sacur a 21 ans, et déjà plus de six ans de jeu dans le corps. Il joue à World of Warcraft, un des jeux de rôle en ligne multijoueur les plus populaires du monde, et également un des plus médiatisés, et critiqués, car ce jeu est connu pour créer une dépendance qui s'est même avérée fatale pour un jeune joueur chinois en 2007. Sacur, comme beaucoup d'autres, fait partie d'un groupe de joueurs communément appelé guilde, et n'hésite pas à qualifier sa guilde de « deuxième famille ».

Dans l'univers du jeu en ligne massivement multijoueurs, MMORPG pour les connaisseurs, le format des guildes est l'une des caractéristiques marquantes. Ces associations de joueurs, qui peuvent conquérir des territoires en attaquant d'autres guildes, sont un moyen facile et agréable de socialiser avec d'autres joueurs. Sacur, un résident de Brisbane, la troisième grande ville d'Australie, dirige une des plus puissantes guildes du serveur Blackrock, judicieusement nommée Adept. « J'ai développé un bon nombre de relations avec les membres de ma guilde. Quand je voyage, il m'arrive de rencontrer d'autres joueurs et on sort tous ensemble », explique-t-il.

Le psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron, directeur de recherches à l'Université Paris Ouest Nanterre, a longuement examiné les conséquences des nouvelles technologies sur les jeunes. Dans une entrevue avec le magazine français *Psychologies* en octobre 2008, il affirmait que selon des études, « 80 % des familles avec enfants – les parents, et je dis bien les parents, passent moins de temps à communiquer avec leurs enfants. C'est une évolution inévitable. De plus en plus, les familles réelles vont être remplacées par les familles virtuelles. Les jeunes cherchent des "e-parents", des "e-grands-parents". On évolue vers une famille dont les liens intra-familiaux laisseront de plus en plus de place aux liens extra-familiaux, avec des familles de substitution. »

Savez-vous substituer ?

Le terme *famille de substitution* devient particulièrement approprié dans le contexte de ces fameuses guildes, dont la structure est hautement hiérarchisée. Alexandre Yip, un joueur de World of Warcraft montréalais qui a récemment pris sa retraite après quatre ans de jeu, brosse un portrait simplifié des guildes telles qu'il les voit. Selon lui, le modèle de la guilde est très similaire au modèle familial traditionnel : il y aura forcément des joueurs qui mènent, qui tiendront un rôle plus parental, et des joueurs au même niveau que soi qui seront un peu comme des frères ou des sœurs. Il y aura également des gens qui « sont là, mais qu'on n'aime pas vraiment et dont on se moque un peu, qui seront comme les oncles ou les tantes dont on a honte. Mais comme c'est une famille que tu as choisie, c'est facile de la préférer à sa vraie famille ».

D'après Yip, les joueurs de World of Warcraft sont très intimement liés. « Tu as des centaines de personnes qui demandent des conseils, et des centaines de personnes qui passent des heures à en donner. C'est incroyable ce que les gens sont prêts à faire les uns pour les autres », explique-t-il.

« Je joue avec des gens qui sont mariés et qui ont des enfants, et même des couples qui jouent l'un contre l'autre »

Sacur fait écho à ces propos, mais précise que pour lui, les liens ne sont pas uniquement présents dans le jeu. Il affirme avoir organisé plusieurs évènements « dans la vraie vie », et comme beaucoup de ses camarades de jeu habitent également dans la région de Brisbane, les évènements se sont avérés populaires. « Après avoir joué longtemps avec des gens, tu te sens à l'aise de parler de tout avec eux et même de les rencontrer en personne. Cela ne fait que briser les stéréotypes selon lesquels les *gamers* sont des gros gars vierges qui vivent dans le sous-sol de leurs parents. »

« Je joue avec des gens qui sont mariés et qui ont des enfants, et même des couples qui jouent l'un contre l'autre », raconte Mark Bernshtam, un jeune homme de 18 ans qui habite Moscou et joue à EVE Online depuis plus de sept ans. « C'est vrai que si tu arrives à former des liens assez forts, les gens fonctionnent comme une famille – une famille d'amis. »

Tendance, pas tendance ?

Dans ce contexte, il faut savoir faire la part des choses, et ce n'est pas une règle générale dans les communautés de joueurs en ligne de former des familles de substitution. « Bien sûr, il se crée un sentiment familial quand tu joues chaque jour avec les mêmes personnes pendant des années, mais je ne penserais jamais à remplacer mes vrais amis et ma vraie famille par eux », explique Bernshtam. « C'est un sujet très lourd qui produit beaucoup de publicité négative. Je ne nie pas que ça arrive, mais c'est chez une très petite minorité de joueurs. »

Tout comme Sacur, Bernshtam consacre beaucoup de son temps au jeu et il a, au fil des ans, formé des liens avec les autres membres de sa corporation, l'équivalent des guildes dans le jeu EVE Online. « Les amitiés se tissent beaucoup plus rapidement en ligne que dans la vraie vie parce que tout ce qui se passe en ligne doit être pris avec un grain de sel », explique Bernshtam, qui connaît certains joueurs depuis plus de dix ans. Yip, quant à lui, voit le tout d'une façon un peu plus cynique : « Tu peux créer et modifier ta personnalité comme tu veux, alors tu pourras toujours trouver un groupe de personnes qui t'apprécient. »

Au bout du compte, Yip, Sacur et Bernshtam s'entendent pour dire que seuls les fanatiques voient leurs compagnons de jeu comme des substituts de leurs vraies familles et que la relation s'apparente beaucoup plus à une amitié solide et à une camaraderie. « Au fil du temps, les gens deviennent plus ouverts et ont plus envie de partager avec les autres ce qui les inquiète ou les excite. C'est évident quand tout le monde rentre du travail et commence à partager sa journée avec les autres dans le jeu », conclut Sacur. « Les non-joueurs ne comprennent simplement pas ce que nous avons en termes de communauté de jeu. C'est ce qui nous permet de rester à l'aise les uns avec les autres, d'avoir quelque chose en commun. »

Photo : Hans Jules Bobànovits

FOYER FLOTTANT

Jasmine Papillon-Smith
jasminep.s@hotmail.com

Il a fallu 430 jours pour que les aventuriers à bord du Sedna IV documentent l'état de l'Antarctique, souffle de vie de notre planète, et pour qu'ils témoignent du changement climatique à son plus violent. Il a fallu à 13 marins, sans aucun contact avec l'extérieur, 430 jours pour explorer l'incroyable enfer que l'humain a créé. Certains n'ont pas su braver l'isolement.

Jean Lemire et son équipage sont partis de la côte est du Canada le 19 septembre 2005. Ils ont emprunté un long chemin vers le sud pour se rendre en Antarctique. Là, entourés de glace, dans l'impossibilité de se soustraire à leur mission, ils avaient l'intention de passer l'hiver. Leur but : observer les effets des changements climatiques sur ce système écologique à la fois rude et fragile, dont l'existence est cruciale pour la survie des espèces de notre planète.

Cependant, il est impossible de prédire ce qui peut advenir d'un petit groupe d'êtres humains lorsqu'il se retrouve captif au bout du monde...

UN MONDE DÉVASTÉ

Au cours du XXe siècle, la région de l'Antarctique s'est réchauffée d'environ six degrés, soit cinq fois plus rapidement que le reste de la terre. Un glacier de 60 mètres a disparu au cours des 50 dernières années. La mer ne gèle plus.

Certes, c'est un inconvénient pour les membres de l'équipage du Sedna IV, qui avaient l'intention de laisser figer le voilier dans une baie pour entreprendre leurs études. Mais c'est un peu plus dramatique pour les animaux marins, comme le phoque crabier, qui dépend de la glace pour se reproduire et élever ses petits. Les routes migratoires des pingouins et des baleines sont entièrement modifiées par la hausse de température.

L'ISOLEMENT

L'homme est un animal social : c'est pourquoi il lui est difficile de se plier à l'isolement.
« S'il est involontaire, l'isolement pourrait être considéré comme étant une forme de torture », explique Lawrence A. Palinkas, psychologue et spécialiste en isolement à l'Université de Southern California.

À cause du temps d'ensoleillement limité à quatre heures par jour, l'équipage du navire a souffert de trouble affectif saisonnier. « La partie la plus difficile, c'était lorsqu'on a quitté la baie et qu'on a vu que la glace ne prenait pas. On était dans un état d'attente pour voir si elle formait autour du bateau. Il y avait quatre heures de lumière par jour pendant six mois », se souvient Mariano Lopez, intervenant en santé mentale et membre de l'équipage du Sedna IV en 2005-2006. Il explique que le manque de lumière perturbe les cycles de sommeil, ce qui entraîne de la fatigue et de l'irritabilité.

« [L'équipe comprenait] du monde qui aimait l'action. La pire partie était d'attendre pendant deux ou trois mois sans rien faire [pendant que la glace tardait à figer] », poursuit-il. La température clémente n'améliorait donc pas les choses : il faisait beaucoup trop chaud, et les scientifiques s'en inquiétaient.

« Les conflits interpersonnels sont la principale cause de stress lors d'une expédition nordique. Il est commun qu'un individu isolé soit victime de dépression, d'insomnie, de baisse au niveau des fonctions cognitives et qu'il exprime des sentiments telles la colère et l'irritation », dit Palinkas.

En fait, le problème n'était pas tellement l'isolement, explique Lopez. « C'est plus qu'on était trop souvent en proximité qu'en isolement. C'était l'une des choses les plus difficiles, d'accepter qu'on ne pouvait pas s'écarter même si on le voulait. D'un côté, il y avait de la tension, mais de l'autre côté, on comprenait qu'on était pris ensemble et il fallait trouver des moyens de résoudre les conflits et de s'endurer », avoue-t-il.

La glace de la baie a fini par se solidifier un peu, mais il était alors trop tard : le plancton n'avait pas eu le temps de se reproduire en assez grande quantité pour nourrir les animaux marins. L'hiver n'était pas arrivé assez tôt pour former la couverture de glace essentielle à la vie en Antarctique. Malgré tout ça, le retour de la glace s'est avéré une joie pour les animaux, et le moral sur le bateau s'est amélioré.

« L'isolement en soi ne cause pas de maladies mentales, mais peut amplifier des symptômes préexistants et créer de la dépression, de l'anxiété et de la toxicomanie », conclut Palinkas.

Malgré les dangers, Lopez dit ne pas s'être inquiété de la situation sur le voilier. « On était conscients du danger. Je n'ai pas eu peur que quelqu'un fasse une dépression majeure ou qu'il devienne fou, comme on a déjà vu dans le passé », raconte-t-il.

Illustration : Talia Smith

LA SÉPARATION

La séparation s'est vécue difficilement pour certains membres de l'équipage. Stevens Pearson, mécanicien, a dû rester à bord pendant que son père était hospitalisé à la suite d'un ACV. « Je réalise comment on peut être loin », dit-il dans le film documentaire sur l'expédition.

C'est sans doute une famille qui se forme à bord, et comme dans n'importe quelle famille, les membres de l'équipage du Sedna n'ont pas choisi les gens qui ont été sélectionnés pour explorer l'Antarctique avec eux.

« On construit une famille, une microsociété ; il faut être capable de vivre avec ça pendant une très longue période », dit Jean Lemire en entrevue avec Catherine Beauchamp dans le cadre de la promotion du film *Le dernier continent*.

LE RETOUR

Après 430 jours avec seulement un écran et un téléphone pour communiquer avec leur famille, les membres de l'équipage n'ont pas trouvé le retour facile. Retourner à un rythme de vie qui semblait si familier un an auparavant n'a pas été simple.

« C'était difficile », explique Lopez. « Les premiers trois mois, c'est l'excitation du retour : tu rencontres tout le monde. Après ça, tu tombes dans un stade de *down*. La continuité de la vie te rattrape, et des fois tu n'es pas tout à fait confortable. Avec les gens qui sont restés, il y a un écart qui se creuse entre ta réalité et celle des autres. J'ai beaucoup travaillé pour consolider ces liens-là. »

C'est donc la fin d'une expédition qui a fait découvrir un monde en état de crise et montré que notre mode de vie humain qui ne peut se perpétuer. L'équipage du Sedna IV a su braver l'isolement pour documenter l'état critique de l'Antarctique et les changements qui doivent être apportés au comportement humain. ■

UNE MÈRE ET SES FILLES

LES LIENS UNISSANT LES DRAG QUEENS DU CABARET MADO

Antoine Leclerc
redaction@lorgane.org

Fondé en 2002 par la propriétaire de bar la plus colorée du Québec, le Cabaret Mado est rapidement devenu une véritable institution montréalaise. Rien d'étonnant là-dedans : il s'agit du seul établissement dans la province (peut-être même au pays) à présenter spécifiquement des spectacles de drag queens et peut-être le seul au monde à être géré par des adeptes de la discipline. Ceci dit, même si les aspects innovateurs du Cabaret Mado sont en grande partie responsables de son succès, c'est l'ambiance familiale qui y règne qui rend réellement l'endroit unique. Une soirée chez les filles les plus disjonctées de la métropole suffit pour en être convaincu.

Quiconque met les pieds chez Mado peut rapidement être gagné par l'impression de se trouver au milieu d'une grosse fête de famille. Il semble en être ainsi n'importe lequel des sept soirs où le Cabaret offre des prestations. Sur scène, on échange des taquineries parfois épicées ; accoudées aux bars, certaines *queens* rigolent ensemble, alors que d'autres sont affairées derrière la console de son. L'atmosphère semble toujours conviviale, familiale. Lorsque je lui demande si cette impression s'avère justifiée, la reine du Cabaret répond par l'affirmative : « Ici, on est comme une grande famille italienne, affirme-t-elle. Je ne tolère pas les crises d'ego. Quand tu travailles ici, tu laisses ton ego au vestiaire. »

Ses nombreuses protégées abondent dans son sens, autant dans leurs gestes que dans leurs paroles. « On est un groupe de drag queens unies, on se taquine, on fait des conneries », avance Tracy Trash. En effet, avant chaque représentation, les loges se remplissent de fous rires, les filles déambulent d'une loge à l'autre, elles répètent ensemble. « On a des personnalités différentes, qui se complètent bien », ajoute Trash.

Il faut croire que c'est vrai, car toutes les filles parlent fièrement de l'arbre généalogique du Cabaret. Il ne s'agit pas d'une blague d'initié, mais bien d'un concept que les filles prennent toutes très au sérieux. En effet, certaines *queens* se découvrent assez d'affinités pour se considérer comme des sœurs, alors que d'autres prennent d'autres *queens* sous leur aile, deviennent leur mère afin de les aider à développer de leur personnage. Ces liens sont devenus assez nombreux pour constituer l'arbre en question, au sommet duquel trône Mado, évidemment.

« C'est beaucoup grâce à Mado elle-même que ce sentiment existe », confie Marla. « Elle a fait beaucoup de travail, a bien choisi ses gens. Elle a choisi celles pour qui elle savait qu'il y avait··· quelque chose. »

Dream, la « fille » de Mado dans le fameux arbre, est d'accord. Elle ajoute que le statut *underground* du milieu des spectacles de *drag queens* contribue aussi à unifier ses membres : « On est doublement isolé ! On se fait isoler parce qu'on est gai, et comme les drag queens ne font pas l'unanimité dans le milieu gai, on est aussi isolé parce qu'on est *drag queen* ! C'est sûr que dans ce temps-là, le groupe s'unit.»

« Il faut pas croire tout ce qu'on voit dans *Cover Girl* », précise Tracy Trash. Il semblerait en effet que la série de Radio-Canada réalisée par Louis Choquette, qui sous-entend que les *drag queens* parlent

que la série de Radio-Canada réalisée par Louis Choquette, qui sous-entend que les *drag queens* parlent constamment dans le dos de leurs consœurs, ait déplu à la plupart des filles du Cabaret. « C'est de la fiction, mais ils ne le disent pas au début du show, ajoute Tracy. On se "bitche" sur scène, oui, mais c'est parce c'est ça que les gens veulent voir, et ce n'est pas sérieux ». Mado n'a pas non plus aimé voir son métier se faire dépeindre de la sorte. « Oui, on mémère un peu, admet Mado, mais quelle famille ne le fait pas ? »

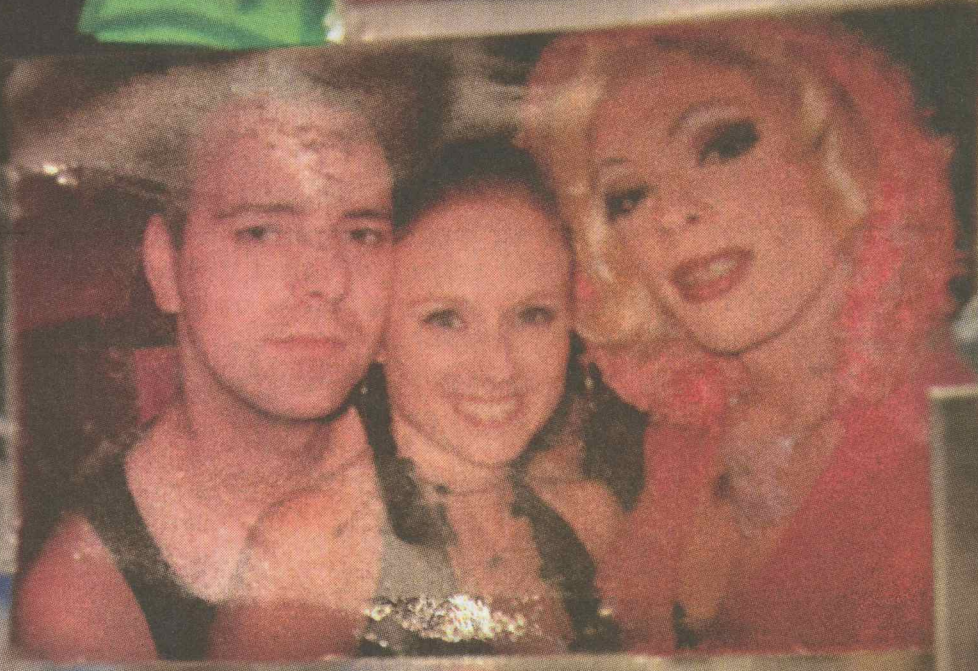
Les sautes d'humeur

Bien sûr, comme dans toutes les familles, il arrive qu'il y ait certains conflits. Dream souligne qu'étant donné qu'il y a environ une trentaine de filles qui passent beaucoup de temps ensemble, ça finit par se produire. Mado l'admet aussi : « Les gens qui travaillent dans des bureaux pensent qu'ils sont dans la même situation. Mais ils ne passent pas toute la journée ET toute la nuit avec leurs collègues. Nous, oui. Alors, c'est sûr qu'il y a des conflits, mais c'est rare. » Par contre, toutes s'entendent pour dire que ces accrochages ne durent pas bien longtemps. « Lorsque ça arrive, je désamorce la bombe assez vite, j'ai une rapidité là-dessus », assure la matriarche aux mille couleurs. « Tout revient à l'ordre vite, on se dit les vraies affaires », ajoute Célinda.

Il semblerait donc que Mado ne soit pas qu'une patronne et porte-parole : son rôle, de l'aveu même de ses employées, ressemble beaucoup plus à celui d'une mère. Elles l'appellent « mommy », « matriarche », « môman » et même « matrone », à la blague. Elle se sent d'ailleurs très bien dans ce rôle : « Dans les grandes familles italiennes — j'ai d'ailleurs des racines italiennes —, c'est la mère qui mène », déclare-t-elle. À en croire le succès du Cabaret, elle le fait de main de maître. Or, si elle affirme fièrement avoir inspiré ce sentiment familial, elle ne s'attribue pas tout le mérite de cette réussite : « Je ne suis pas une marâtre, les idées viennent de tout le monde, la création se fait en famille, dit-elle. Avant d'avoir mon bar, je travaillais pour des gens qui ne nous respectaient pas toujours, des hommes d'affaires ne connaissant rien au spectacle. Je me suis dit que, quand j'aurais mon bar, ce serait uni et respectueux. »

La seule famille ?

Si ces quelques dizaines de *queens* constituent bel et bien une famille, cela veut-il dire qu'elles n'ont pas de familles biologiques en dehors du Cabaret ? « Il ne faudrait pas exagérer », souligne Rita. « À moins d'avoir des liens vraiment faibles avec ta vraie famille, ici, c'est plus comme une deuxième famille, ajoute Marla. Moi, ma famille n'a pas de problème avec le fait que je fasse ça, donc j'ai vraiment deux familles. » ■



Bref, dans ce Cabaret du Village, où la discipline des prestations de *drag queens* a été élevée jusqu'à finalement être considérée comme une forme d'art, existe une belle bande. Si vous passez la voir, vous ne manquerez pas de constater à quel point ce qui unit ses membres est fort ··· entre deux prestations déjantées !

Merci à toute l'équipe du Cabaret Mado de nous avoir accueillis si chaleureusement.

Photos : Hans Jules Bobanovits et Clovis-Alexandre Desvarieux

STABAT MATER

De toute la mythologie contemporaine qui se plaît à soutenir le discours patriarcal quant à la performance du genre féminin, la maternité est celle qui divise le plus fondamentalement. Dans certains débats, elle est présentée comme un argument convaincant, une raison « valable » de limiter les femmes dans leurs occupations professionnelles.

Émilie Carbonneau
societe@lorgane.org

Photo : Guillaume Dubois

Dans le milieu du travail tout comme à la maison, les stéréotypes semblent encore confiner les individus à leurs rôles traditionnels. Il arrive que les femmes paraissent moins disponibles aux yeux de leurs employeurs et cela serait dû aux obligations de leur rôle potentiel de mère. Même si les femmes avec des responsabilités professionnelles prennent souvent tout juste le temps minimal de congé de maternité, le rôle de mère est souvent synonyme d'indisponibilité au travail. De plus, en raison de politiques à l'égard des mères, les femmes sont souvent freinées dans leur progression professionnelle. Notre société dit protéger la femme enceinte grâce à ces politiques, et par le fait même elle soutient des représentations et des stéréotypes qui concernent autant les hommes que les femmes.

Une maternité sans danger, une politique du Conseil du patronat visant les femmes qui travaillent dans des organisations relevant du gouvernement fédéral, soulève bien des débats. À l'heure actuelle, 250 000 femmes peuvent se voir retirer certaines de leurs fonctions ou être exposées à un retrait préventif pour des raisons dont la liste s'allonge chaque année. Ces « conditions extrêmes » sont-elles l'élément central d'une stratégie patriarcale ayant pour but de préserver l'hégémonie masculine, ou sont-elles plutôt un réel danger pour la femme et l'enfant à naître ?

Sylvie Coté était réalisatrice de vidéos d'entreprise à Hydro-Québec lorsqu'elle a appris qu'elle était enceinte. Son travail demandait qu'elle se soumette à des conditions qui sont extrêmes pour une future mère : le froid, les longues

heures, les régions éloignées et peu accessibles. On lui a retiré ses responsabilités, elle a fait le deuil de son poste et elle a dû ensuite prendre une décision quant à son congé de maternité. Coté souligne qu'il s'agissait « d'abréger son congé de maternité ou prolonger celui-ci avec la garantie d'un poste au retour, un poste qui ne sera pas forcément le même ».

La grossesse est parfois carrément vue comme une maladie ou un état de fragilité qui justifie qu'on protège en l'affectant à un autre poste dans l'entreprise celle qui la vit. Conséquemment, on considère souvent « l'instinct maternel » comme intrinsèque à la femme et le rôle de mère comme fondamentalement attribué à celle-ci. Les femmes qui font l'objet de tels stéréotypes sont généralement freinées dans leur progression professionnelle ou forcées de reconsidérer leurs carrières. À son retour, Coté avait « le bureau dans le fond, celui sans fenêtre » et le sentiment d'avoir perdu de son ancienneté. Le problème n'est pas nécessairement la politique elle-même, qui se veut, en somme, bienfaisante, mais ce qui arrive aux travailleuses lorsqu'elle est appliquée. D'un autre côté, il existe des conditions dangereuses pour la santé d'une mère au travail, et il serait bien sûr irresponsable de prétendre qu'elles n'existent pas.

Par contre, n'y a-t-il pas lieu de revoir ces représentations contraignantes, aux structures qui les perpétuent et à la signification de l'égalité au travail et à la maison ? Pour Maxime Vallée, membre du comité de la revue *FeminÉtudes*, « dès qu'une optique féministe est considérée, tout change ». Les déséquilibres qui sont dus à cette différence biologique ainsi qu'aux constructions sociétales de l'instinct maternel font souvent surface, mais il semble injuste qu'ils soient pris en compte lorsque vient le temps d'évaluer la disponibilité et la compétence d'une femme dans son milieu professionnel. Certes, il semble évident que « la responsabilité d'accoucher sera toujours celle de la mère », comme le rappelle Côté. Or, le « rôle de mère ne comporte pas que la responsabilité d'accoucher », ajoute-t-elle et c'est cette évidence qu'il faudrait peut-être admettre. Les dichotomies père/mère, homme/femme qui abondent dans les différents systèmes occidentaux ne sont-elles pas les vestiges d'une société patriarcale ? Ne méritent-elles pas d'être reconsidérées ?

Pour Anna-Aude Caouette, mère monoparentale et étudiante, le rôle du père commence après la décision de la femme de poursuivre la grossesse. « Je ne pense pas que l'homme a quelque chose à voir là-dedans, pense-t-elle, c'est vraiment la femme qui va le porter, alors je crois que le père peut se responsabiliser face à sa conjointe et l'accompagner dans cette aventure. » Dans notre société, on ne considère pas l'homme comme un père potentiel, même si certaines politiques accordent une importance à son rôle dans l'éducation d'un enfant. Au travail, son « rôle de père » est rarement vu comme un facteur d'indisponibilité par ses employeurs. Pourtant, les pères sont de plus en plus présents à la maison, mais semblent freinés dans leur épanouissement domestique, un peu comme les femmes le sont au travail. Les femmes doivent alors « laisser la place à leur homme pour qu'ils apprennent eux aussi à être parents », dit Caouette. De son côté, la société devrait permettre, sans jugement, que ce soit l'homme qui assume les responsabilités traditionnellement dévolues aux femmes.

Qu'en est-il des couples atypiques dans tout cela ? Il paraît possible, dans ce cas, d'avancer que le rôle de « mère » commence quand les procédures d'adoption débutent, et ce, peu importe la nature du couple et l'entente que celui-ci a passée. Puisque, dans cette situation, la grossesse ne fait pas partie d'être parent, les tâches peuvent être réparties selon les besoins du couple. Il devient alors possible de remettre en question le modèle actuel et d'élargir peu à peu les consciences familiales et féministes.

Une mère qui adopte n'a pas la responsabilité d'accoucher. Elle est donc tout aussi disponible qu'un homme pour le travail. Un père adoptif peut tout à fait transcender cette dichotomie et jouer un rôle autrefois traditionnellement réservé aux femmes. De tels choix permettent également aux acteurs du milieu du travail de faire preuve d'une plus grande compréhension à l'égard de la responsabilité des parents. Les couples homosexuels qui choisissent l'adoption proposent eux aussi une redéfinition du « rôle de mère ». Puisqu'il n'est pas nécessaire qu'une mère (telle qu'on la définit traditionnellement) soit femme, il s'ensuit que les représentations systématiques et les politiques doivent être reconsidérées pour permettre aux enfants de recevoir toute l'attention dont ils ont besoin.

Ultimement, la femme qui choisit de porter un enfant a aussi une responsabilité envers elle-même, celle de faire valoir sa « condition » sur le marché du travail. Si ce choix est pointé du doigt, c'est à la mère de répondre pour elle-même. Donc, les limites du rôle de mère semblent pouvoir être définies lorsqu'il est question de maternité, mais paraissent floues lorsque l'éducation à long terme d'un enfant est en cause. Pour ce qui est du rôle des femmes dans leur milieu professionnel, il semble que ce soit le travail de tout le monde de redéfinir le « rôle de mère » et le rôle important que jouent les femmes sur le marché du travail. Au-delà des dichotomies et des stéréotypes, l'égalité et la reconnaissance des différences et des forces qui constituent notre société constituent des réalités qui sont trop souvent ignorées. Une restructuration importante du milieu de travail et de la répartition des tâches ménagères paraît nécessaire pour permettre aux femmes de s'épanouir dans toutes les sphères qu'elles choisissent d'explorer et aux hommes d'intégrer les sphères qui leur étaient autrefois inaccessibles.

FAÏS-MOÏ RÏRE

Qu'on parle de la légendaire série *La Petite Vie*, qui racontait dans les années 90 la vie absurde de Môman et de Pôpa, ou de séries plus récentes comme *Les Bougon* ou *Les Parent*, il devient évident que le thème de la famille dans la télévision québécoise est extrêmement important. Le même phénomène s'observe chez les humoristes, qui prennent plaisir à créer des numéros entiers inspirés de leur enfance, leur mariage ou leur progéniture.

Gabrielle Lefort
dg@lorgane.org

« Quand on fait de l'humour, on parle de choses qu'on connaît, et on essaie de communiquer aux gens des choses qu'ils connaissent. Je pourrais t'écrire un *sitcom* qui se passe dans la station spatiale internationale, et inévitablement je retomberais dans une dynamique relationnelle de famille, » explique Benoît Pelletier. Selon lui, la raison pour laquelle le thème de l'humour est si central est que la famille représente la cellule de base de la société.

Pelletier, auteur humoristique émérite qui a écrit pour les grands de l'humour québécois tels que François Morency, Martin Matte, Claudine Mercier et Mario Jean ainsi que pour le *talk-show Merci Bonsoir*, enseigne à l'École Nationale de l'Humour de Montréal depuis 2001. Il explique que, bien que certains sujets comme l'amour ou la famille ne soient pas enseignés à l'École, on y enseigne plusieurs techniques de créativité et d'écriture, et on y encourage les jeunes étudiants à bâtir sur leurs connaissances et leurs expériences personnelles.

C'est donc naturellement que la famille se retrouve au centre de l'humour québécois. On compte un grand nombre d'humoristes et séries télévisées qui exploitent ce thème. Jean-Thomas Jobin, dans sa minisérie web *Père Poule*, raconte les aventures d'un père monoparental un peu décalé et de sa fille adolescente. *Les Bougon*, série qui a depuis propulsé son auteur François Avard au rang de provocateur en chef, ainsi que *Les Parent*, diffusée à Radio-Canada, utilisent un humour centré sur les dysfonctions d'une famille québécoise.

Partir de soi-même, c'est exactement ce que fait Scott Faulconbridge, un humoriste anglophone originaire de Lachine, en banlieue de Montréal. « Ce genre de matériel me vient vraiment après avoir passé du temps avec ma famille, ce que je fais jusqu'à ce que quelque chose m'énerve, et ensuite je peux écrire. C'est ce qui fait rire les gens : la douleur de quelqu'un d'autre. »

Dans ses sketchs, Faulconbridge raconte l'épopée de son mariage, un des matchs de soccer de son fils de cinq ans, et une foule d'autres scènes calquées de sa propre vie familiale. Il explique qu'une de ses grandes peurs, et une peur qu'il partage avec beaucoup de travailleurs dans l'industrie du divertissement, est de vieillir et également de voir vieillir son matériel.

L'humoriste au style sciant et au ton passionné s'est rapidement rendu compte que la nature de l'expérience familiale des gens, qu'elle soit limitée à celle d'un enfant qui n'a pas encore fondé sa propre famille ou à celle d'une personne plus âgée, importe peu, car le thème de la famille rejoint tout le monde. « Ce n'est pas seulement une question d'avoir eu les mêmes expériences, mais plutôt de pouvoir partager ces expériences. »

Pousse, mais pousse égal

Dans le monde de l'humour, c'est très facile de se mettre les pieds dans les plats et d'aller un peu trop loin. « Chaque humoriste détermine son carré de sable, et détermine jusqu'où il peut aller avec la permission des gens. On le voit très facilement quand un humoriste va un petit peu trop loin, » explique Pelletier.

Mike Ward, dans son spectacle, va très loin et touche à beaucoup de tabous, mais c'est sa personnalité et son allure angélique qui lui permettent de s'en sortir. C'est cette permission qu'il obtient du public qui lui permet de se présenter son spectacle comme un jeu qu'il partage avec son auditoire. Ce que Pelletier appelle le capital de sympathie s'applique aussi bien à Ward qu'à Jean-François Mercier et Martin Matte, mais de façon toujours adaptée au personnage que l'humoriste crée.

« Quand on dit aller trop loin, ce que ça cache, c'est que tu t'es mis une référence, et que c'est trop loin par rapport à quelque chose, à tes convictions à toi. On se base sur ce qu'on pense être la convention socialement acceptée, et la société est en constante évolution. »

Faulconbridge se base sur une jauge interne afin de déterminer si son matériel est présentable, et comme il l'explique, toute vérité n'est pas bonne à dire. « Je ne pense pas vrai-

Photo : Milosz Jurkiewicz

ment à ce que je devrais ou ne devrais pas dire, je pense seulement à comment je me sens de le dire *(sic)*. Il faut être à l'aise avec ce qu'on choisit de dire, parce qu'à la fin de la journée, on est le seul responsable. »

Selon Pelletier, tout réside dans l'intention, et si l'intention est comprise du public, l'humoriste peut rire de tout et n'importe quoi. Quand Yvon Deschamps, par exemple, se moquait des femmes, il a fallu plusieurs années avant que le public comprenne qu'il dénonçait vraiment les actions des hommes en utilisant la carte de l'insensibilité. C'est cette insensibilité, une technique humoristique très efficace, qui ne doit pas être confondue avec de la méchanceté gratuite.

Prendre le pouls de la société, c'est drôle

Si l'humoriste se crée un personnage et utilise l'exagération ou l'insensibilité en spectacle, sommes-nous confrontés à une réalité alternative qui pourrait représenter la société québécoise ? « On regarde l'humour comme si c'était quelque chose d'homogène, avec une volonté, et l'intelligence d'aller dans une direction, alors que l'humour, c'est des individus qui représentent l'univers culturel dans lequel on baigne, et les référents dont la famille, le travail, l'indépendance économique font partie et qui sont les produits de la société. Ce sont des miroirs déformants de notre société. Il n'y a pas d'intention commune, d'intelligence en tant que groupe d'aller dans une direction ou dans une autre », affirme Pelletier.

Il y a par contre, selon ce dernier, un certain ras-le-bol de la chose politique et économique qui pousse les gens à redécouvrir l'importance de la famille dans leurs vies. « « Quand tu vis dans une société dans laquelle la solidarité semble inexistante, la famille devient un îlot, et c'est une référence que les humoristes et les gens à la télé vont utiliser. Ce n'est pas pour rien que Les Parent tirent à un million chaque semaine, alors que c'est une émission de *sketchs* assez simple », conclut Pelletier.

Dans une mêlée de *politically correct*, d'individualisme, d'essoufflement de l'intérêt envers la politique, et de retour aux sources, l'humour hautement relationnel reste encore et toujours une représentation un peu déformée de l'univers culturel, économique et politique du Québec. S'il est difficile d'en tirer une conclusion, sachez tout de même que Pôpa continue à sortir ses vidanges, et que Les Bougon essaieront toujours de battre le système, car ce sont ces images caricaturales qui ont réellement croqué sur le vif le monde dans lequel nous vivons. ■

Scott Faulconbridge
humoriste

LE DÉFI BÉBÉ

Julien Poirier-Malo
politique@lorgane.org

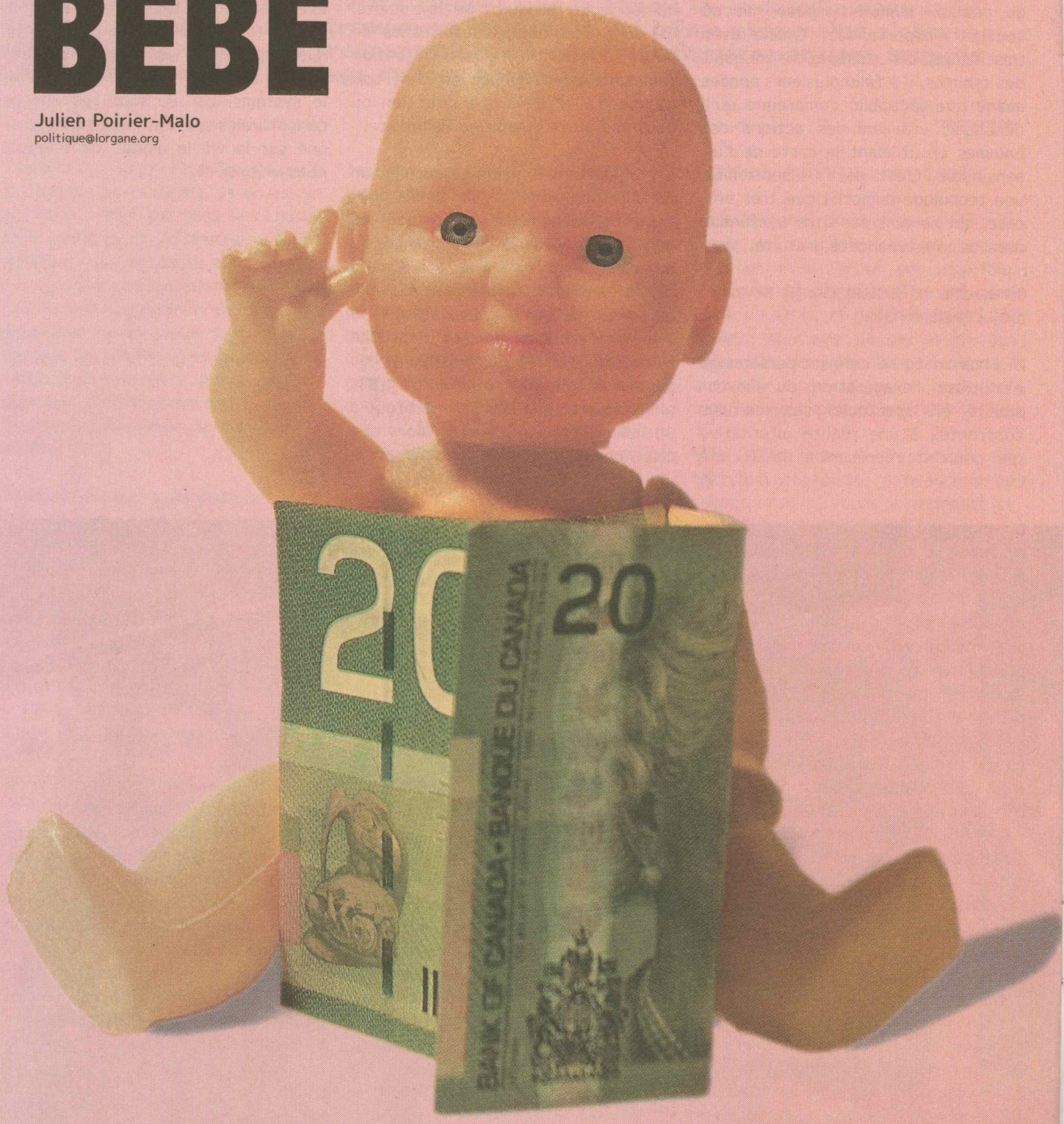


Photo : Guillaume Dubois

C'était différent, autrefois. À une époque où le modèle familial proposé par la religion suffisait au peuple québécois, les enfants naissaient et grandissaient dans un milieu sain et enrichissant avant de prendre le chemin de l'école. C'était un standard social qui semblait faire l'affaire de tous. Hélas, la réalité était tout autre. Avec la montée du mouvement féministe, les femmes québécoises ont fait valoir leurs droits et ont fini par enfin faire leur entrée sur le marché du travail. Puis, plus récemment, le visage du Québec s'est mis à changer. Une vague d'immigration est parvenue jusqu'au Québec et le système de santé a soudainement dû compter avec différentes cultures, s'exprimant par des croyances et pratiques qui étaient jusqu'alors inconnues des Québécois. Et finalement, la politique québécoise a connu une crise. En 2010, le manque d'effectifs dans le système de santé et de garderies est plus criant que jamais. Dans cette pagaille, qu'est-ce qu'avoir un bébé en 2010 ?

On s'accroche ou on *call off?*

Dix-huit semaines. C'est la durée maximale du congé de maternité d'une maman selon la loi provinciale. Et le congé de paternité ? Cinq semaines, soit moins du tiers. Au terme du contrat, chaque nouveau parent a la possibilité de prolonger légalement son arrêt de travail par un congé parental d'une durée maximale de 52 semaines. Ensuite? Le train de vie quotidien des parents québécois peut reprendre de plus belle. Or, l'éternelle question demeure : est-ce le travail ou la famille qui doit primer ? Comment faire la part des choses ?

La distance séparant le lieu de travail du domicile cause, dans bien des familles, son lot de problèmes. En plus des coûts de transport, le temps perdu quotidiennement sur la route est un obstacle à la santé familiale qu'il est souvent difficile de surmonter. En raison du prix élevé des résidences dans la métropole, beaucoup de familles québécoises n'ont d'autre choix que de s'installer en périphérie. En corollaire, les enfants et la qualité de vie familiale générale écopent alors que le travail de papa et maman n'est que rarement remis en question.

La nécessité de deux salaires à temps plein est-elle réelle ? Les dépenses familiales pourraient-elles être limitées dans le but de réduire les heures de travail ? Au Québec, le ministère de la Famille et des Aînés (MFA) accorde un soutien financier pouvant atteindre 10 000 $ aux entreprises et 50 000 $ aux organisations qui font preuve de flexibilité à l'égard de leurs employés et dans leur gestion de la conciliation travail-famille. De plus, le Régime québécois d'assurance parentale (RQAP) verse des prestations à tous les travailleurs admissibles désirant prendre un congé de maternité, un congé de paternité ou un congé parental. Le gouvernement fédéral prévoit lui aussi des prestations non imposables pour aider les familles à subvenir aux besoins de leurs enfants.

La conciliation entre travail et famille est facilitée par de telles mesures. Alors que les avantages offerts par le gouvernement provincial sont universels, le Canada verse des prestations aux parents selon leur salaire net, suivant le modèle américain. De leur côté, puisqu'ils vivent sous un régime beaucoup moins à gauche, nos voisins du Sud ont accès à beaucoup moins de soutien et sont premiers sur le podium de la pauvreté infantile parmi les pays occidentaux, juste devant le Canada.

En ce qui a trait aux avantages sociaux, les parents québécois sont choyés. Leur décision d'avoir un enfant ou non relève donc de leurs propres valeurs familiales. En effet, dans ces circonstances, c'est aux parents de reconsidérer le surplus budgétaire mensuel et de décider si le jeu en vaut vraiment la chandelle. Après tout, ce sont leurs enfants qui géreront le Québec dans quelques années···

Garderies : un socialisme à deux vitesses ?

Difficile de le nier ; le cauchemardesque processus d'obtention de places en garderie en a fait rager plus d'un dans les dernières années. Avec ses nombreuses mesures ayant pour but d'augmenter le taux de natalité, comme les prestations parentales, le congé parental prolongé et le financement de la fécondation in vitro, le gouvernement québécois a atteint ses objectifs. Toutefois, le nombre de places demeure toujours insuffisant.

Malgré la création des centres de la petite enfance en 1997, l'ouverture de quelque mille garderies offrant au-delà de 220 000 places, la grogne des familles se fait sentir à chaque rentrée scolaire. Le système, financé à 82 % par les contribuables, ne fait pas l'unanimité. Alors que plusieurs saluent l'initiative du gouvernement d'offrir un service indispensable à des parents qui ne pourraient autrement se l'offrir (une garderie privée coûte fréquemment plus de 20 $ par jour), une majorité se plaint du flagrant manque de places disponibles et des listes d'attente interminables.

Or, il est important de mentionner que le Québec est bien en avance sur d'autres nations occidentales. En Suisse par exemple, les crèches, l'équivalant de nos garderies subventionnées, coûtent facilement plus de 1000 $ par mois et parfois même jusqu'à 2000 $ dans certaines régions. En France, les tarifs qui varient en fonction du salaire net des parents peuvent être assez exorbitants.

Malgré le casse-tête qu'il représente pour nombre de familles, le système de garderies québécois est exemplaire par rapport à ce qui existe dans certains pays occidentaux. Son coût limité et son universalité, notamment, font en sorte que le Québec se démarque de ces autres nations. Les listes d'attente sont longues, certes, mais n'oublions pas que les places en garderie sont accessibles à tous, et au même tarif.

Les hôpitaux, témoins d'une crise politique

De toutes les causes de cet enjeu social, le manque d'effectifs dans le système de santé est indéniablement le mieux senti. Suivis obstétrique et pédiatrique déficients, salles d'accouchement minuscules, urgences débordantes, personnel vieillissant : les problèmes sont nombreux et les conséquences qui en découlent, alarmantes.

À titre d'exemple le *wells baby care,* qui se traduit comme le suivi préventif d'enfants ne présentant aucun problème de santé particulier, ne se pratique plus depuis des années, faute d'effectifs. Désormais, seuls les jeunes dont l'état de santé nécessite une attention particulière peuvent bénéficier du diagnostic d'un pédiatre. Quant à elles, les femmes enceintes attendent en salle d'attente leur consultation en obstétrique aussi longtemps que leur accouchement; tout ça dans des hôpitaux trop petits et répondant difficilement à la demande.

Selon Danielle St-Onge, assistante infirmière et chef des cliniques externes de pédiatrie à l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont, la gestion gouvernementale doit être repensée. En effet, St-Onge s'inquiète de voir médecins, infirmières et autres membres du corps médical briller par leur absence dans l'organigramme du système de santé, majoritairement occupé par des fonctionnaires. « Je continue de croire que c'est un excellent milieu et que l'on offre des soins de haute qualité (···), mais il serait peut-être temps que [le gouvernement] revoie sa gestion », affirme-t-elle.

L'aspect du multiculturalisme, bien que souvent passé sous silence, a lui aussi un impact radical sur le système québécois. La vague d'immigrants arrivés dans la Belle Province dans les dernières décennies a mené à une réadaptation du personnel médical. Par conséquent, la bureaucratie au sein du système de santé s'est alourdie depuis quelques temps et la situation dans les hôpitaux se détériore, encore une fois faute d'effectifs.

Bien qu'ils contribuent à renforcer la multiethnicité québécoise, les parents issus de minorités ethniques ont parfois des valeurs et des cultures bien distinctes qui se marient mal aux habitudes de beaucoup de Québécois. À titre d'exemple, St-Onge explique qu'une mère a déjà refusé d'administrer un anticonvulsivant à son enfant, pensant qu'il était possédé du démon. « La première responsabilité qu'on a, c'est de comprendre. Après, on peut travailler sur les croyances culturelles pour être capables de traiter l'enfant », précise-t-elle.

Avec sa clinique transculturelle inaugurée il y a une dizaine d'années, l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont constitue un excellent exemple d'adaptation. « Parce qu'on est des femmes passionnées et qu'on travaille avec des médecins passionnés (···) on réussit à réaliser des miracles toutes les semaines », dit St-Onge. Selon elle, c'est leur travail qui change et non la situation qui se détériore. Bien que la relève se montre en général moins tolérante et moins dévouée, le personnel actuel brille par son optimisme et sa dévotion, une image qui reluit au milieu du portrait plutôt sombre qu'on dresse souvent du système de santé québécois.

Votre verdict, docteur ?

La société québécoise a connu de nombreux changements dans les cinquante dernières années et le processus d'adaptation ne semble pas terminé. Alors, quel bilan doit-on dresser ? Le gouvernement doit démontrer un meilleur équilibre, semble-t-il. Augmenter le taux de natalité ne peut être profitable socialement si les systèmes de santé et d'éducation ne bénéficient pas, à leur tour, d'installations, de financement, et d'effectifs adéquats. L'administration libérale de Jean Charest modifiera-t-elle son approche pour éviter ces contrecoups, ou devra-t-on attendre la fin de son mandat pour voir quel vent de changement le prochain leader du Québec amènera ? Attendons de voir, seul le temps nous le dira. Après tout, les Québécois sont un peuple patient ! Il suffit d'attendre une prescription ou une place en CPE pour en prendre conscience... ■

LA FAMĪLIA !

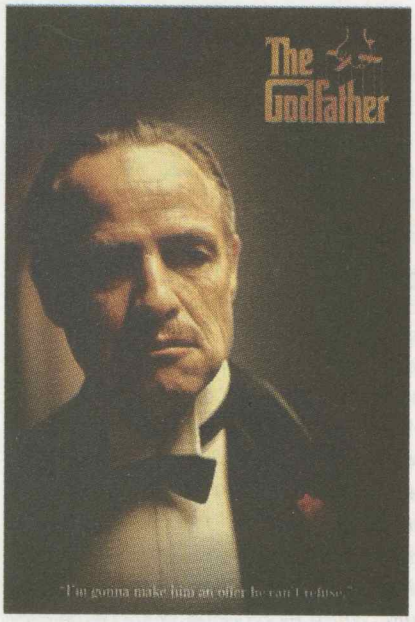
Emmanuel Delacour
delacour.emmanuel@gmail.com

Elephant, 2003, The White Stripes

L'ambivalence de la relation entre Jack et Meg White est sans aucun doute un élément, quoique mineur, qui explique la popularité du groupe. Sont-ils frère et sœur ou un couple d'anciens amoureux investis dans une exploration musicale commune ? Cette question longtemps laissée en suspens n'est qu'un voile derrière lequel se cache un autre mystère bien plus important : comment se fait-il qu'un groupe composé seulement d'un guitariste et d'une batteuse soit à l'origine d'un renouveau si frappant du rock' n' roll ? On découvrira bien vite que c'est en majeure partie grâce au talent indéniable de Jack White pour le chant, mais aussi pour la guitare et pour une ribambelle d'autres instruments. C'est sans doute grâce à cela que les White Stripes ont réussi à si bien dominer leur style particulier. Après le succès très honorable de leur troisième album, *White Blood Cells*, la sortie de *Elephant* ne fera que confirmer leur statut d'étoiles du rock. Sans contredit, la première pièce de leur album, *Seven Nation Army*, permettra à un public plus vaste d'apprécier un groupe jusqu'à maintenant reconnu surtout dans les milieux musicaux plutôt puristes. *Seven Nation Army* accroche à l'oreille dès les premières notes, grâce aux quelques notes basses provenant de la guitare de Jack. Le rythme est simple comme d'habitude et sert surtout à laisser le plus d'espace possible au talent de monsieur White, et on en est reconnaissant. Non seulement ses solos de guitare sont incisifs et percutants, mais sa voix qui grimpe au fausset rappelle les effets de projection de la voix des anciens bluesmen. Dans *Elephant*, les White Stripes font aussi l'effort de diversifier le son de chacune des chansons, et ce n'est donc plus seulement le jeu de guitare de Jack White qui soutient tout l'album. À titre d'exemple, dans *The Air Near My Fingers*, c'est un orgue à la sonorité abrasive qui fait virevolter le tempo plutôt pesant de la pièce. Meg est aussi appelée à chanter dans le morceau magnifiquement minimaliste *In The Cold, Cold Night*, ainsi qu'aux cotés de Holly Golightly dans *It's True That We Love One Another*, chanson qui met en évidence le style bon enfant des White Stripes. Dans l'ensemble, *Elephant* servira de tremplin au groupe pour ses albums plus expérimentaux, notamment *Get Behind Me Satan* et *Icky Thump*, dans lesquels il demeure toutefois fidèle à ses racines blues et garage.

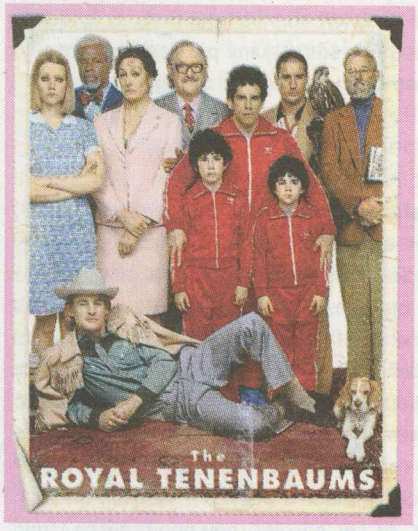
So Jealous, 2004, Tegan and Sara

Ce duo de sœurs jumelles originaires de Calgary avait percé le monde de la musique indépendante grâce à ses trois albums précédents, des efforts plutôt pop-folk. Cependant, il a pris une toute nouvelle direction avec l'album So Jealous, dans lequel il adopte une sonorité beaucoup plus punk et new wave. Plus de guitares électriques, plus de rythmes accélérés, mais aussi un son plus accrocheur et plus accessible. L'album est plus rock, mais tout aussi enjoué et rayonnant que les précédents. Les harmonies aiguës de leurs voix peuvent parfois être lassantes pour certains. Cependant, ceux qui apprécient cette tonalité particulière se régaleront tout au long de l'album. Parmi les morceaux les plus mémorables, on compte Walking With A Ghost, qui a ensuite été repris par les White Stripes sur un EP du même nom. Il est facile de comprendre pourquoi cette pièce a attiré l'attention de Jack White : elle contient des riffs simples et accrocheurs, et ses paroles, peu nombreuses, sont toutefois très évocatrices. Ce sont d'ailleurs ces éléments qui font à la fois la force et la faiblesse de l'album. Par exemple, la pièce You Wouldn't Like Me, tout aussi accrocheuse et évocatrice, se caractérise par un arrangement musical très similaire à celui de Walking With A Ghost, ce qui en fait une excellente chanson. Le hic, c'est que le reste de l'album ne brille pas par sa diversité. La chanson So Jealous est, de façon assez surprenante, une exception à cette règle, puisqu'elle brise un peu le moule stylistique propre au reste de l'album. En effet, on y retrouve beaucoup de synthétiseur et d'effets électroniques, et le rythme y est beaucoup éthéré, ce qui crée un effet hypnotisant assez agréable. L'album So Jealous n'a probablement pas été le plus apprécié par les puristes de la musique indépendante, mais il reste tout de même le plus accessible à ceux dont la curiosité avait déjà piquée par la musique des charmantes jumelles.



The Godfather, 1972, réalisé par Francis Ford Coppola

Dans le monde de la fiction, il existe certainement peu de familles aussi célèbres que celle des Corleone. Le patriarche et parrain de la mafia, Don Vito Corleone, interprété avec brio par Marlon Brando, sera un des personnages les plus imités au cinéma. En effet, l'image du parrain bouffi, susurrant ses ordres de sa voix fatiguée, c'est Brando qui l'a créée. Cette œuvre épique de gangstérisme jettera les bases sur lesquelles se construiront les films du genre à venir. Si aujourd'hui des répliques telles que : « Je lui ferai une proposition qu'il ne pourra pas refuser » peuvent nous sembler caricaturales, c'est bien parce que la première fois qu'elles ont été dites, elles étaient si puissantes qu'aujourd'hui encore nous en percevons l'écho. Il en va de même pour tous les éléments qui composent *The Godfather*. Le jeu des acteurs, autant principaux que secondaires, est magistral et les personnages sont composés avec une minutie époustouflante. Il suffit de considérer le personnage de Tom Hagen, interprété par Robert Duvall : on sent son importance dans l'histoire, et malgré une personnalité plus renfermée, il sait exprimer de façon palpable les conflits moraux qui l'habitent. Al Pacino aura quant à lui la chance de jouer le rôle du personnage dont le parcours sera le plus changeant et intéressant tout au long du film. Il incarne Michael Corleone, le plus jeune fils de Don Vito, qui, de retour du service militaire, se voit entraîné petit à petit dans le monde du crime organisé. Du jeune Italien idéaliste au mafieux endurci, Pacino livre une performance exacte et crédible. Les décors, la photographie et la trame sonore ne déçoivent jamais et, telles les pièces d'un puzzle, viennent se compléter pour former une œuvre qui mérite bien sa place dans la liste des dix meilleurs films de tous les temps. Les deux heures et cinquante minutes que dure le film pourraient rebuter quelques non-initiés, mais la véritable expérience que constitue le visionnement de chacun de ces moments sera une récompense pour les plus valeureux.



The Royal Tenebaums, 2002, réalisé par Wes Anderson

Probablement l'*Opus Major* de la carrière de Wes Anderson, *The Royal Tenebaums* raconte l'histoire d'une famille particulièrement dysfonctionnelle, et ce, pour le plus grand plaisir du spectateur. Royal Tenebaum (interprété par Gene Hackman), le père d'une famille fortunée résidant à New York, a bien du mal à entretenir des relations stables avec ses trois enfants prodiges et sa femme, Etheline Tenebaum, jouée par Angelica Huston. Royal aime sincèrement ses enfants et son épouse, mais il est incapable d'exprimer cette affection sans l'accompagner d'une énorme vacherie. Par exemple, il s'évertue à rappeler à tous ceux qui font la connaissance de Margot Tenebaum (Gwyneth Paltrow) qu'elle est sa fille adoptive, et ce, dans les circonstances les plus importunes. Il va même jusqu'à voler dans le coffre-fort de son fils, Chas (Ben Stiller), ce qui lui vaudra une mise en demeure de la part du jeune garçon. Royal finit par se faire montrer la porte par sa femme et il vit les 20 années suivantes dans un hôtel grâce à son énorme crédit. Pendant toutes ces années, ses enfants ont tout l'espace qu'il leur faut pour devenir des adultes névrosés et hilarants. Lorsque Royal tente de renouer avec eux, il cherche à contourner le mur de silence qui règne entre eux depuis plusieurs années en feignant un cancer en phase terminale. Tous les personnages sont plus colorés les uns que les autres et ils ont tous la chance d'avoir une histoire personnelle bien développée, ce qui permet au spectateur de s'attacher à leurs conflits et à leurs mésaventures. En effet, dans ce film on rit des personnages, mais on rit aussi avec eux. Certes, ils ont tous une personnalité poussée à l'extrême de la parodie et il serait bien peu probable de rencontrer un Royal Tenebaum dans la réalité, mais les dialogues et le jeu des acteurs confèrent au scénario une sensibilité qui réussit bien à faire oublier ce manque de réalisme. La photographie et le montage prennent aussi une saveur bien particulière entre les mains de Wes Anderson, lui qui use fréquemment de flash-back et de coupures rapides qui laissent une marque distinctive. On ne s'ennuie pas avec les Tenebaum.

Images : Amazon.ca

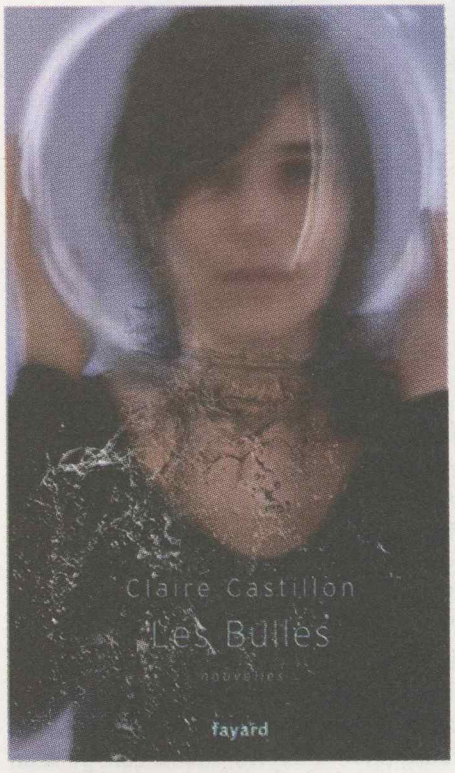
FAMILLES

Sophie Ginoux
sophie@lagodasse.net

Petite ou grande, nucléaire ou élargie, naturelle ou adoptive, de pensée ou de cœur, la famille est sans doute le concept qui nous caractérise le plus intrinsèquement, car elle est liée à nos racines, à notre identité et aux choix que nous faisons au cours de notre vie. Nous vous en proposons dans cette édition trois lectures plus ou moins audacieuses.

Les bulles, de Claire Castillon

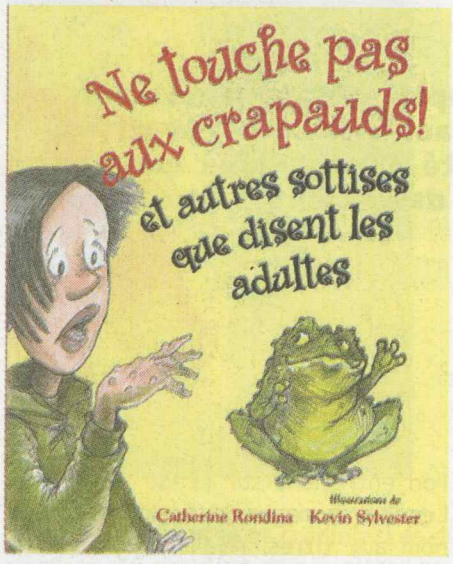
Éditions Fayard, mai 2010



Ah ! ce qu'on l'aime, cette auteure! Découverte en 2006 avec un premier recueil de nouvelles aussi grinçantes que truculentes, Insectes, dans lequel elle passait à la moulinette avec une angélique cruauté les rapports plus ou moins tortueux que l'on peut entretenir avec ses proches, elle a récidivé avec *On n'empêche pas un petit cœur d'aimer, Dessous c'est l'enfer* et *Les cris.* Et voici son dernier opus, plus tranchant et acide que jamais. Ce dernier s'intéresse toujours à la famille, un thème dans lequel Claire Castillon vient puiser une inspiration que l'on croirait sans fin tant il y a à dire. Sous forme de 38 courts textes, comme autant de photographies d'une personne ou d'une situation, ce livre est une vraie satire du couple, de l'amour, ou encore des enfants. L'auteure s'attaque à tous les conformismes, du discours stéréotypé de la mère de famille aux clichés que l'on entretient sur la vie de famille. Les personnages, qui donnent leur nom aux titres, rivalisent de bêtise, de soumission, d'aveuglement, de lâcheté ou au contraire de sadisme, de mauvaise foi. On lit par exemple le monologue pathétique d'un mari rongé par les habitudes et le mépris, en train de justifier le peu d'intérêt qu'il porte à sa femme en prétextant qu'il fait d'elle un être libre. Ou encore Madeleine, qui, plutôt que de voir le mal partout, a vécu toute sa vie en attendant des surprises et des cadeaux. Lorsque son homme la quitte pour sa sœur, elle est persuadée qu'ils sont de connivence et qu'il lui réserve une demande en mariage renversante. Bref, tous ces personnages sont emprisonnés, de manière plus ou moins consciente, dans des bulles qui reflètent une vision pessimiste de l'humanité. Mais si pessimiste que ça?

Ne touche pas aux crapauds ! et autres sottises que disent les adultes, de Catherine Rondina

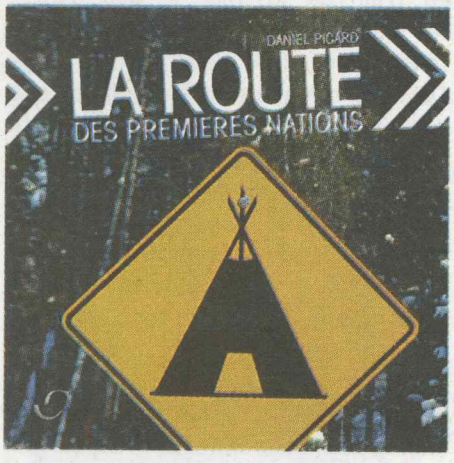
Éditions Scholastic, septembre 2010



Les éditions Scholastic, comme leur nom l'indique, sont spécialisées dans la littérature jeunesse. Toutefois, certaines de leurs publications peuvent toucher les petits comme les grands enfants d'une même famille, comme le prouve ce petit ouvrage mettant en vedette les grandes vérités et les petits mensonges dont on bassine toutes les têtes blondes pour les empêcher de faire quelque chose. Les dictons, recettes de grand-mère ou « choses que tout le monde sait, voyons » sont tous décortiqués et éprouvés. Eh oui, s'il s'avère que le bâillement est contagieux et qu'un éléphant a une mémoire phénoménale, il est totalement faux de croire que manger des croûtes de pain fera friser les cheveux ou que rester trop près de la télé peut abîmer les yeux. Une partie des affirmations permet même aux lecteurs de décider par eux-mêmes ce qu'ils en feront. C'est bien vu et amusant. Seul petit défaut de cet ouvrage : les illustrations, trop classiques par rapport au ton du livre.

La route des Premières Nations, de Daniel Picard

Éditions Cornac, novembre 2010



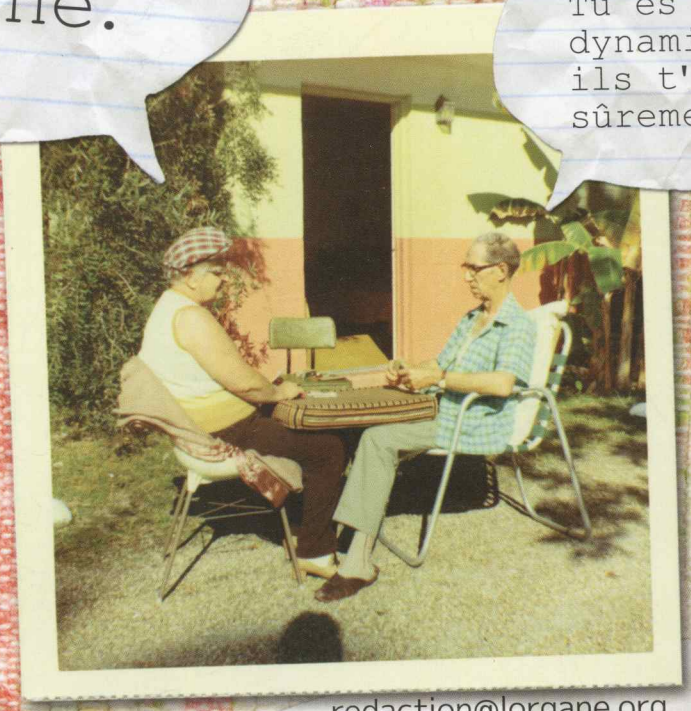
Les Premières Nations ont souvent été dépeintes par les colons et leurs descendants. Évidemment, ce regard étranger, nourri d'une autre culture et d'une autre vision du monde, ne pouvait pas comprendre dans sa pleine mesure une civilisation en tous points différente de la sienne. Il en est donc sorti des écrits biaisés, transformés selon les besoins et les modes. Et étonnamment, encore aujourd'hui, les auteurs amérindiens sont rares à pouvoir se faire entendre. Voilà pourquoi il faut saluer le travail des Éditions Cornac, dont le mandat est de permettre à toutes ces voix jusqu'alors silencieuses de s'exprimer. Saluer également le soin apporté aux ouvrages produits par cette maison, comme sa série de beaux-livres dont celui-ci fait partie. Tout en couleurs, ce dernier relate, sous forme de journal de bord, d'anecdotes, de rencontres et, surtout, de photos prises sur le vif, le périple de Daniel Picard, producteur et réalisateur wendat. Ce dernier a parcouru en cinq ans plus de 300 000 kilomètres sur les routes du Québec, dans le cadre de séries télévisées et d'un documentaire. Le résultat de cette aventure est extraordinaire : écrits savoureux et d'un humour communicatif, paysages et portraits à couper le souffle. Le plongeon dans l'univers des Premières Nations est assuré, tant l'ouvrage transpire de sincérité. Mais plus encore, loin de tous les documents à saveur touristique et bourrés de clichés, celui-ci a vraiment pour but de faire découvrir un peuple et une famille culturelle fascinants de simplicité, de générosité et d'ouverture. Un ouvrage donc à posséder ou à offrir sans se poser de questions, car il s'agit d'une valeur sûre.

dans le prochain numéro :

LA RÉINCARNATION

Je veux travailler à L'Organe.

Tu es tellement dynamique, ils t'engageront sûrement!



redaction@lorgane.org

l'organe

recrute

journalistes
photographes
bureaucrates
clowns
karatéka